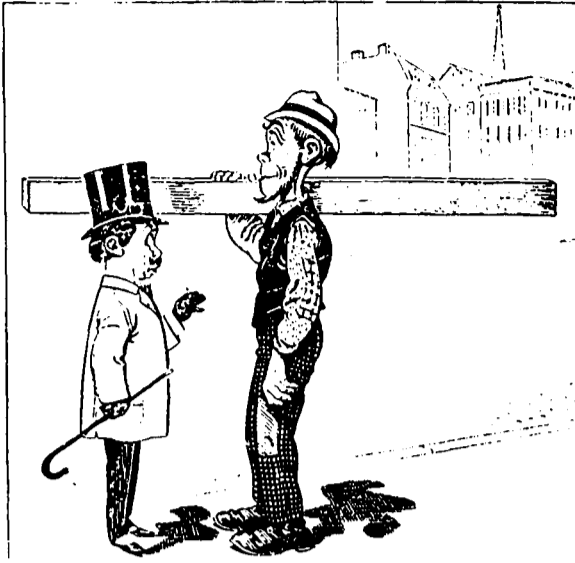
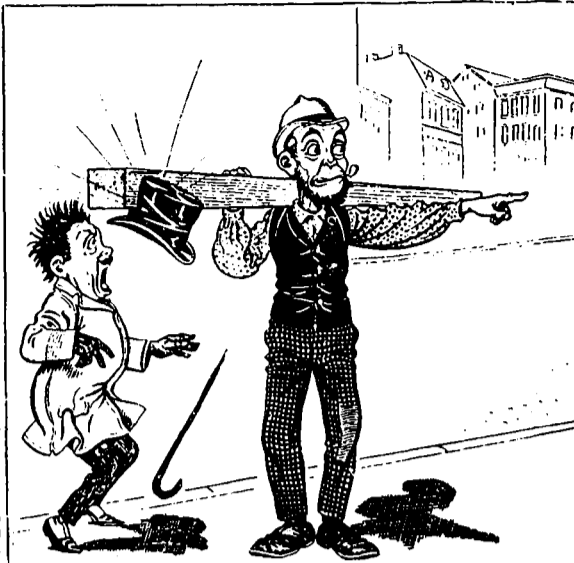


IL L A V U



I
Mr. Dule. — Dites-moi, brave homme, la rue Bleury, n'il vous plaît ?



II
Le brave homme (bas). Attends un peu, j'vas t'la montrer la rue Bleury. (Haut.) Monsieur, c'est justement celle là-bas, à gauche. Voyez-vous ?

SOLEIL D'AFRIQUE

Il faut à la terre africaine
Pour ressembler au Paradis
Des flots de lumière seraine
Comme il faut au front d'une reine
Un diadème de rubis.

Il lui faut l'ardente caresse
Du Soleil, son royal amant.
Sur le front de l'enchanteresse
Il faut que son baiser paraisse
Une aigrette de diamant !

Il lui faut des nuits embaumées
Ou, bien loin des profanes bruits,
Autour de nos âmes charmées,
Voltigent des ombres aimées...
Il lui faut des limpides nuits

Où l'oranger, dans le silence,
Livre au souffle attiédi du vent
Son fruit d'or qui tremble en cadence
Et les doux parfums qu'il balance
Dans des cassolettes d'argent !

France viens voir ta fille aimée
Quand les jours d'été sont venus ;
Viens voir l'aube étonnée
D'une éblouissante traînée
Illuminer nos rochers nus.

Quand des flots de lumières pures
Vagues d'or dans l'éther vermeil,
Jaillissent de toutes fissures,
Lumineuses éclaboussures
Sous le pied hardi du Soleil !

MARIE LEFÈVRE.

SIDI

HISTOIRE D'UN CHIEN PATRIOTE

C'était un chien de saltimbanque, un barbet.

Pour joli, il ne l'était pas ; non, il avait de grosses pattes courtes, toujours crottées. Ses oreilles étaient plantées gauchement. Ses longs poils, mal frisés, d'un blanc sale, retombaient sur son museau.

Mais, à travers cette espèce de rideau, toujours en mouvement, on voyait briller des yeux si doux, si expressifs, qu'ils faisaient valoir la tête entière.

Nous rencontrâmes le barbet du saltimbanque pendant que j'avais l'honneur de servir à la troisième du second, comme sergent, en décembre 1870, un jour que nous cherchions l'ennemi dans un bois de pins, auprès du Mans.

Son maître était dans un fossé de la route, mort. Les Prussiens l'avaient fusillé quelques heures auparavant.

Je le vois comme si j'y étais. Le pauvre diable avait la tête posée de côté sur son orgue de Barbarie, qu'ils s'étaient amusés à défoncer à grands coups de crosse avant de partir. Il tenait encore, dans ses mains raides, la souquenille tricolore et le petit tricorne à plumes de coq dont il affublait son chien pour les représentations.

Il faut vous dire que cet homme n'avait pas toujours été saltimbanque. C'était un ancien zouave qui avait fait les campagnes d'Afrique et le reste. Nous le vîmes plus tard à des tatouages qu'il avait sur la poitrine. En outre, le chien, d'après son collier, s'appelait Sidi, un mot d'Afrique qui veut dire *monsieur*, en bédouin. Enfin, nous nous aperçûmes qu'indépendamment de ses dernières blessures, le mort avait à la jambe une cicatrice large et profonde, un souvenir d'éclat d'obus rapporté de Crimée, nous dit le major, et qui devait bien le gêner pour marcher.

Nous pensâmes, par la suite, que, n'ayant pu, lors de la guerre, être accepté dans les rangs à cause de cette infirmité, l'ancien zouave, en vieux malin qu'il était, avait imaginé de faire le saltimbanque pour rendre encore des services à l'armée en visitant les villages déjà occupés et en prenant des notes... Suffit ! Vous comprenez. Vis-à-vis des Prussiens, ce n'est point déshonorant, pas vrai ? Mais n'anticipons pas.

*
*
*

Dès que Sidi eut aperçu notre détachement, il sortit du fossé comme s'il eût reconnu l'uniforme, et il se livra, pendant quelques minutes, au plus curieux manège. Il s'approchait de nous, courait ensuite au cadavre, puis revenait près de nous, tour à tour humble et empressé, tantôt les pattes rentrées, le regard suppliant et tantôt remuant la queue et se trémoussant

de tout le corps, avec ce froncement des babines qui est le sourire obséquieux des chiens quand ils implorant.

Positivement par son attitude, il nous disait : " Vous seriez bien aimables de venir au secours de mon maître." Puis il retournait se coucher à côté du mort, et longuement, assidûment, il léchait ce visage blême.

À la fin, découragé de nous voir si peu attentifs (car on ne s'arrête guère pour un cadavre en ce temps-là), il se mit, pour nous émouvoir, à se dresser sur ses pattes de derrière, et à exécuter, devant nous, les divers tours de son répertoire : l'exercice, d'abord, naturellement ; puis le chien-tambour, le cuisinier ivrogne, l'enrhumé du cerveau, toutes les farces que son maître l'avait habitué à faire pour amuser le monde. Nous n'avions jamais vu un chien aussi impayable, et cependant, ses drôleries, en présence du cadavre, nous tiraient les larmes des yeux.

Ce qu'il réussissait encore le mieux, était l'exercice du chassapot. Il attrapait entre ses pattes de devant une canne, un échelas, n'importe ; et : *Portez, armes !... Présentez, armes !... En joue, feu !... Le tout avec une précision !*

Nous nous décidâmes de le prendre avec nous ; mais ce n'était pas chose facile, et il nous fallut, pour le faire venir, placer le corps de son maître dans un fourgon d'artillerie qui nous accompagnait.

Sidi suivit le fourgon, pas à pas, la queue entre les jambes. À la tombée de la nuit, on nous fit bivouaquer dans une clairière. L'ennemi était tout près, sans que nous nous en doutions, et trois fois plus nombreux que nous, comme toujours. Or, vers minuit, des éclaireurs bavarois s'avancèrent en rampant jusqu'à nos grand'gardes, et parvinrent à se glisser dans les jambes de l'un de nos factionnaires.

C'était un conscrit de chez nous, arrivé de la veille, un lourdaud que je connaissais et qui n'avait idée de rien. Pensait-il à sa payse en ce moment ? Je crois plutôt qu'il pensait à la soupe, dans laquelle précieusement ce jour-là, il avait pu des obus au moment de se mettre à table... Toujours est-il que mes Bavarois l'approchèrent, le saisirent par les pieds, le firent tomber et l'égorgeèrent sans qu'il eût pu (tant sa surprise fut grande) pousser le plus petit qui vive !

Par cette brèche ouverte sans bruit dans notre ligne de sentinelles, quarante, soixante, cent Prussiens passèrent en un clin d'œil. Nous aurions eu bientôt (en plein sommeil, jugez !) tout un régiment sur les

DEVINETTE



— John ! vous allez me porter ce paquet de suite chez... mais où donc êtes-vous, John ?

— Ici, Monsieur.

— Sapristi ! Je ne vous vois pas ;